L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 5 AOUT 1889. — 62ème Année

Dufour & Bonnet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 5 AOUT 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

1 an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Bladon Springs--Mobile.

Le steamer RUTH, commandé par F. S. Stone, et portant la malle des Etats-Unis, partira de la Mobile tous les samedis soirs à 5 heures pour les Sources de Bladon, y arrivant avant la nuit. Pour renseignements s'adresser à J. B. WOODS, 11 Commercial Place.

2 août—1m—lun ven

Les élections en Bohême.

Les élections au Langtag de Bohême risquent d'altérer le savant équilibre maintenu entre les deux races antagonistes de l'empire, grâce à l'habileté consommée des hommes d'Etat autrichiens. En Transleithanie, les Magyars sont en rivalité avec les Slaves; en Cisleithanie, les Slaves sont en rivalité avec les Allemands. Leur influence est considérable au Parlement de Vienne, en vertu de la politique de conciliation suivie par le comte Taaffe; elle est à peu près nulle au Parlement de Pesth, par suite de la politique essentiellement magyare de M. Tisza. Or, en admettant que le résultat des élections pour la Diète, qui viennent d'avoir lieu en Bohême, permette de préjuger quel sera, dans deux ans, le choix de cette même province pour la nomination des députés au Reichsrath, il est permis de concevoir des craintes assez sérieuses sur l'avenir de l'œuvre à laquelle le comte Taaffe a attaché son nom.

Pour bien comprendre l'importance de ce scrutin, il faut—dit la *Liberté*—rappeler que la lutte séculaire entre Allemands et Slaves en Bohême a été réglée on peut dire à peu près définitivement, il y a quelques années, par le triomphe de l'élément slave, lequel fut conduit à cette victoire par le talent, l'expérience et l'indomptable énergie de M. Rieger, aujourd'hui chef du parti des Vieux-Tchèques. Cet éminent patriote a été pendant longtemps l'homme le plus populaire de la Bohême. Mais, dans ces derniers temps, un parti nouveau, ardent, audacieux, s'est formé, celui des Jeunes-Tchèques. Sans oublier les services rendus par M. Rieger, ce parti estime que la Bohême ne doit pas s'arrêter en chemin, qu'il ne suffit pas de lui avoir donné l'autonomie administrative, qu'il faut marcher de l'avant et conquérir aussi l'autonomie politique.

Sur le fond du programme, Vieux et Jeunes-Tchèques sont parfaitement d'accord; les uns et les autres tendent vers le même but, qui est la reconstitution du royaume de Saint-Wenceslas, sous le sceptre des Habsbourg, mais ils diffèrent sur les voies et moyens d'y marcher. Les Vieux-Tchèques veulent procéder avec patience et lenteur, tandis que les Jeunes-Tchèques estiment qu'au point où en sont les choses on peut impunément aller vite et brûler les étapes. Pour rendre la définition de ces deux partis adverses compréhensible à des lecteurs français, nous dirons que les Vieux-Tchèques sont les opportunistes, et les Jeunes-Tchèques, les intransigeants de la Bohême.

M. Rieger avait été, jusqu'ici, le chef incontesté de la majorité au sein du Landtag. L'ancienne Chambre comprenait 70 membres du club des féodaux, élus par la grande propriété foncière et ralliés à la politique de M. Rieger, 92 Vieux-Tchèques, 10 Jeunes-Tchèques, 69 membres du club allemand, et 1 membre non classé, soit 242 députés en tout.

Les élections des campagnes ont été un désastre pour les amis de M. Rieger. Trente candidats Jeunes-Tchèques ont été élus. En sorte que si les collèges urbains suivent le mouvement, les Jeunes-Tchèques, partis au nombre de 10, reviendront 60, tandis que les Vieux-Tchèques, partis au nombre de 92, ne seront plus qu'une quarantaine dans le nouveau Landtag.

L'écrasement des Vieux-Tchèques peut avoir son contre-coup, plus tard, sur la politique extérieure, et c'est ce qui en fait la gravité. Les Jeunes-Tchèques sont, en effet, nettement hostiles à l'alliance austro-allemande.

Mme JULIETTE ADAM, dans la *Nouvelle Revue* (Lettres sur la Politique extérieure), apprécie les élections de Bohême qui ont donné une victoire éclatante aux jeunes Tchèques. Mme Adam applaudit à cette victoire: toutefois, elle espère que vieux Tchèques et jeunes Tchèques pourront s'entendre, sinon l'influence de ces derniers, qui est pourtant anti-germaine, pourrait bien tourner un jour au profit du libéralisme allemand.

La victoire des jeunes Tchèques aux élections pour le Landtag de Bohême, si elle est anti-germaine, pourrait, un jour ou l'autre, tourner au profit du libéralisme allemand; celui-ci fête le triomphe des jeunes Tchèques parce que ce triomphe semble désagréger la majorité du comte Taafe, si compacte, depuis dix ans, et entamer la prépondérance du parti que les libéraux autrichiens, que les centralistes allemands, appellent avec tant de haine les féodaux fédéralistes.

Le triomphe des jeunes Tchèques, des vaillants soldats de Jules Gregr, directeur des *Narodny Listy*, a été écrasant. L'écrasement a été tel pour le parti vieux tchèque, que M. Rieger et ses amis ont songé à donner leur démission de députés au Reichsrath de Vienne. A la réflexion ils se sont dit qu'après tout c'était là une manifestation des sentiments nationalistes de la Bohême et qu'ils auraient tort de se laisser décourager. De leur côté, les jeunes Tchèques victorieux, ont, dans une conférence, décidé "de proposer une alliance aux vieux Tchèques, à condition que ceux-ci consentent à voter un projet d'adresse à l'empereur, demandant en termes très précis la consécration des droits historiques autonomes du royaume de Bohême et le couronnement de François-Joseph au Hradschin de Prague comme roi de Bohême."

Espérons qu'une entente est possible entre des patriotes, entre des nationalistes, entre des anti-Allemands, entre des Slaves si politiques de part et d'autre, et aussi bien dans le parti radical que dans le parti conservateur. L'autonomie du royaume de saint Venceslas est au prix d'une entente entre MM. Rieger et Gregr. Souhaitons-la.

Guibollard est caissier dans une grande maison de commerce:

Au bout d'un mois, le patron monte à son bureau pour examiner les comptes.

—Qu'est-ce que cela veut dire? s'écrie-t-il. Nous avons fait 20,000 fr. de bénéfice et vous n'en avez porté que la moitié!

—C'est que j'ai pris l'autre moitié pour moi.

—Pour vous?

—Mais oui. Vous m'avez recommandé de tenir les comptes en partie double.

Dans une opérette d'Hervé, Henri III voyant entrer Molière, dit: "Déjà!"

Le *Figaro* a donné le pendant à ce mot historique. Dans un de ses derniers numéros, "Jean de Paris" y dit bravement: "Voltaire et le café feront leur temps, disait, ou plutôt écrivait Mme de Sévigné, etc."

Mme de Sévigné est morte en 1696, et Voltaire était né en.... 1694!

Un monsieur va faire sa demande en mariage.

—Pensez-vous que le père m'agrée? demande-t-il à un ami de la maison.

—Mais! oui! allez-y vite! Il est d'une humeur de dogue.

—Mais alors?

—[illegible], il est furieux, parce qu'on lui apporte des notes de couturière à payer pour la demoiselle. Il sera enchanté d'avoir sous la main quelqu'un pour les payer à l'avenir!

Le jeune homme a dû voir le papa, et il a été accepté, bien entendu!

FEUILLETON.

SANS MÈRE.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

QUATRIÈME PARTIE.

LE DÉFAUT DE LA CUIRASSE

—Suite—

Et cependant, continua-t-il, malgré tout ce que tu me dis, Suzanne, malgré ta perspicacité, tes observations, tes pressentiments, je crois à la substitution d'enfants, oui, mais que Jonathan Pierce soit Eugène Gages, non, je ne puis m'y résoudre!....

—Attendez, dit la gouvernante gravement, n'ayez point de faiblesse vis-à-vis de l'Américain et je vous ferai probablement entendre des aveux catégoriques formulés par sa bouche même.

Ah! depuis hier, je cherchais dans quel piège assez habile je pourrais le faire tomber, ce maudit.... Je priais Dieu de m'envoyer l'inspiration qui devait amener la vérité!....

Il m'a exaucée!....

Cette maladie de Georgette, voilà sa réponse, et certainement le châtiment d'Eugène Gages!....

Nul ne répondit.

La jeune fille était dure, méchante, égoïste; elle les avait tous fait souffrir, mais ils l'avaient élevée, aimée, et même en la sachant la fille de l'assassin auquel ils avaient tous voué une si mortelle haine, ils ne pouvaient se détacher d'elle; et ils étaient dans tous les cas trop bons, les uns et les autres, pour se réjouir de son mal.

Mais Adèle maintenant était apaisée..

La folie ne risquait plus de la terrasser.

Sure que Clotilde était sa fille, elle l'était!

Si dans le cœur de M. de Sauves un doute subsistait, chez elle il n'y avait plus un doute.

—Quand la verrai-je, elle.... ma fille!.... dit-elle à Suzanne avec sa voix qui implorait.

Il me semble que je ne l'ai pas encore embrassée!....

—Est-ce qu'il est trop tard pour aller à Montmartre dans ce moment-ci, dis, ma Suzie, mon amie si dévouée?....

—A une heure de la nuit, dit Pierre, quelle folie!....

—Et puis, continua Suzanne, le germe de la maladie que vous pourriez lui porter!....

Adèle frémit.

Mais son angoisse maternelle reprenant le dessus.

—Alors, demanda-t-elle, je ne la verrai pas jusqu'à la guérison de l'autre!....

—Commencez par aller dormir et vous reposer, répondit la gouvernante; demain nous déciderons avec Robert et Pierre ce que nous devons faire.

—Etes-vous d'avis tous les deux de le prévenir de la nouvelle situation de celle qu'il aime? demanda Adèle.

M. de Sauves protesta et conseilla des atermoiements, lesquels permettraient peut-être d'avoir une certitude plus grande.

—Ah! le cher petit, non, s'écria Suzanne. Il a été trop malheureux.... Pourquoi le laisser encore dans l'angoisse!.... Est-ce que les minutes de bonheur perdu se rattrapent jamais!....

Adèle ne consentit point à aller se coucher.

Quoique la certitude que Georgette n'était pas sa fille eût calmé sa grande douleur, elle aimait trop l'enfant, qu'après tout elle avait nourrie de son lait, pour abandonner son chevet.

Elle resta donc à soigner Georgette, qui sommeillait un peu depuis la venue du docteur Garnier, pendant que Suzanne voulut elle-même aller prévenir Robert et lui raconter tout ce qui venait de se passer.

—Eh bien, puisqu'il doit tout apprendre, va, lui dit Pierre, cette joie te revient de voir la première son bonheur; ton dévouement pour nous tous mérite bien cette récompense.

Robert était rentré vers minuit, s'étant attardé longuement, ce soir-là, à accompagner Clotilde chez elle, par la plus admirable soirée que l'on puisse rêver.

Jamais peut-être l'âme de la jeune fille ne s'était révélée à lui aussi tendre, aussi aimante, aussi délicate.

—J'aime mieux mourir que renoncer à elle, s'était-il dit en revenant lentement à pied par les boulevards déserts.

Quand il apprit par les domestiques que sa cousine était gravement malade, si intense était sa préoccupation qu'il s'en alarma à peine, et alla s'enfermer dans sa chambre où il continua, la fenêtre ouverte et assis sur son divan, le rêve commencé à Montmartre.

Suzanne, qui entrait chez lui avec sa familiarité maternelle, l'arracha à ses réflexions.

A l'aspect des yeux humides de la gouvernante, de son fin visage qui reflétait une joie profonde, le jeune homme se trouva debout tressaillant de la nuque aux talons.

—Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il déjà tout tremblant d'émotion. Tu m'apportes quelque grande, quelque bonne nouvelle; je le vois à ton regard, ma Suzie.

—Je t'ai dit, l'autre jour, dit-elle en inclinant gravement sa tête émue et charmante, que je ne voulais pas que tu sois malheureux, mon cher petit. Je viens tenir ma promesse, je t'apporte le bonheur!.... Mais un bonheur réel, immense, infini, extraordinaire!......

Alors, sans lui laisser le temps de parler, de répondre, de rien dire elle lui raconte tout ce qui s'était passé jadis, tout ce qui venait de se passer maintenant.

—Ta tante voulait te donner pour mari à sa fille, dit-elle en terminant, rien ne sera changé à son désir, et comme je te l'avais prédit, j'élèverai les enfants de Clotilde et les tiens, comme je t'ai élevé, mon cher fils!....

Lui, fou de joie et d'émotion, ne pouvait pas articuler une parole!

Ainsi elle était donc expliquée cette affection impérieuse, irrésistible, souveraine qui remplissait son âme tout entière, pour cette enfant inconnue.

En elle, il aimait cette tante adorée, la bienfaitrice de sa vie!

Tandis que l'autre!......quelle insurmontable répulsion n'éprouvait-il pas pour cette fille de bandit.

—Tu me permets bien d'aller demain matin le lui annoncer moi-même ce bonheur sans nom, dit-il les yeux brillants d'une joie de paradis.

Elle aime tant maman, pourvu qu'elle n'en meure pas de joie!....

—Oui, mais prends bien garde; d'abord cet Américain maudit la guettera. Ensuite, ici dans cette maison, un bien grand danger la menace également.

—Lequel?

—La petite vérole noire dont est atteinte Georgette.

—Ah! cela ne comptera pas pour elle. Je la connais. Elle voudra partager notre danger à tous. D'ailleurs, ici elle sera bien mieux à l'abri des entreprises téméraires de sir Jonathan Pierce qu'à Montmartre, où elle sera forcément seule durant certaines heures.

—Et s'il lui arrive malheur!....

Robert eut un beau geste confiant.

—Dieu ne nous a pas rendu le bonheur pour nous épouvanter d'une façon si cruelle, dit-il. Le devoir de Clotilde est d'être au milieu de nous, pour nous aider; elle y viendra, sans même que je le lui demande.

Ah! la chère petite, que veux-tu qu'il lui arrive sous nos ailes à tous!.... Notre amour ne lui fera-t-il pas le plus invulnérable des boucliers!....

CHAPITRE XIII.

LE CHATIMENT.

Le lendemain matin, tandis que la fièvre de Georgette augmentait encore, Robert avait quitté Adèle en lui disant:

—Maman, je vais te chercher ta fille!....

Elle n'avait point songé à protester, à parler de danger, pensant bien comme Robert, elle aussi, que si Dieu lui rendait cet inespéré bonheur de sa maternité réelle, ce n'était pas pour le lui reprendre aussitôt.

Afin d'aller plus vite, le jeune homme avait fait atteler le meilleur cheval de la maison au coupé de Mme Chaniers.

Avant sept heures, il s'arrêtait à la porte de la maison Albenne.

Clotilde était habillée, son ménage était fait, mais elle n'était point encore partie pour son magasin.

Pour la première fois depuis qu'il avait rapporté Pompon à sa maîtresse, le fils de Pierre s'apprêtait à franchir le seuil de la virginale chambrette.

Il sonna, le cœur lui battant à l'étouffer.

Elle vint ouvrir, et, à sa vue, devant son bouleversement et sa pâleur, elle poussa un cri.

Mais lui, sans pouvoir lui répondre, la prit dans ses deux bras, l'emporta comme un fou dans l'intérieur du petit logement, et la couvrit de baisers.

—Enfin!.... murmura-t-il éperdu de joie, ma femme!....

Elle crut que sous quelque catastrophe subite, sa raison était partie.

Mais Robert ne lui laissa pas le temps de l'interroger.

—Ah! lui dit-il, je le vois à tes yeux, tu t'étonnes, tu demandes ce que j'ai, chère enfant adorée, et tu as peur qu'il me soit arrivé quelque chose!....

Oui, tu as raison, mais c'est le plus grand, le plus extraordinaire bonheur du monde!....

Ecoute, mon aimée, et remercie Dieu avec moi!.... Tu te croyais une pauvre enfant abandonnée, orpheline, sans famille, sans mère!....

Eh bien, je viens te dire: Tout cela est mensonge, tu as une mère, toi aussi, une mère à laquelle on t'avait volée et que je t'ai retrouvée, une mère qui brûle de te couvrir de baisers et qui t'adore.

S'il ne l'eût retenue contre sa poitrine, elle fût tombée par terre.

—Robert!.... Robert! balbutia-t-elle écrasée de joie, osant à peine le comprendre, Robert, ne rêvez-vous pas!....

—Oh non! Il est trop grand, trop profond, trop beau notre bonheur pour qu'il nous échappe. Maintenant c'est fini, nous ne nous séparerons jamais, nous nous aimerons toujours, toujours, c'est ça la vérité réelle et tangible. Je vais te conduire par la main à ta mère qui t'attend et qui est aussi la mienne, ma chère, mon adorée maman Adèle!...

Cette fois-ci, une pâleur mortelle couvrit les joues de Clotilde.

—Elle, ma mère, fit-elle. Ah! Dieu!... C'est trop de bonheur, en effet!....

Comme un lis à la tige trop frêle, Clotilde s'affaissa et demeura quelques minutes sans connaissance.

Mais la joie ne tue pas.

Robert en la faisant revenir à elle lui dit tout, lui raconta tout, sans oublier ce qu'ils devaient les uns et les autres à Suzanne.

Il l'avait bien jugée; toute faible encore, toute chancelante, mais très décidée, elle se leva, voulant aller partager l'angoisse et les dangers des siens.

—Allons aider....

Elle s'arrêta.

Robert vit son hésitation.

—O chère petite Clo, murmura-t-il en l'embrassant de nouveau, tu n'oses pas le faire sortir de tes lèvres, ce nom béni qui a tant manqué à ta vie. Prononce-le avec moi, cela te portera bonheur.

Et avec lui, en effet, elle répéta:

—Allons aider maman.

Ils emmenèrent Pompon avec eux, cela va sans dire.

Pendant que le coupé roulait très rapide, Clotilde tout à coup dit à Robert:

—Et mon magasin, quand irai-je? C'est que M. Monteret a besoin de moi pour les essayages de cette après-midi!

—Oh! la naïve! s'écria le jeune homme. Elle croit que Mlle Chaniers, la future Mme de Sauves, peut rester encore au service des autres. Ne te tourmente pas, mon aimée, maman lui fera dire tout ce qu'il faudra à ce sujet.

Dans le bas de la maison, Pierre attendait son fils et Clotilde.

—Oh papa! s'écria Robert en le voyant, regarde donc comme elle est belle!....

M. de Sauves se sentit frémir des pieds à la tête.

Ni Adèle ni Suzanne ne s'étaient trompées.

Malgré plus de dix-sept ans écoulés, il reconnaissait le doux regard bleu de son ami, de celui qui avait été son frère, il le retrouvait dans les yeux de pervenche de Clotilde, et il faisait de nouveau sauter son cœur dans sa poitrine.

Oui, les yeux amoureux de Mlle de Boves, ceux tout aussi indulgents de Suzanne avaient pu retrouver la physionomie de Pierre sur le visage de l'orpheline; M. de Sauves, lui, ainsi que l'avait fait sa sœur, trouvait que la jeune fille était la vivante image de Georges.

—Chère, chère petite, murmura-t-il, sois ici la bienvenue, et aime-nous comme nous t'aimerons tous!....

Il lui ouvrit ses bras.

Et sur cette poitrine si loyale, si vaillante, Clotilde sentit son cœur battre très fort, tout dilaté de cette tendresse filiale, toujours rêvée par elle, jamais ressentie.

Cependant, en haut, un pas se faisait entendre, une voix appelait: Robert!...

Les jambes de Clotilde, subitement amollies, se dérobèrent sous elle.

Et quand, dans la portière relevée, la silhouette d'Adèle apparut soutenue par Suzanne, la jeune fille vint tomber défaillante dans les bras de Mme Chaniers, répétant le cher mot, prononcé avec Robert, celui qui était monté inconsciemment à ses lèvres, lorsque quelques mois auparavant, elle avait vu sa mère à l'hôpital s'avancer vers elle.

—Maman!....

Ce fut une étreinte folle, une joie dont les anges au ciel eussent pu être jaloux, tant elle était profonde, absolue, extraordinaire.

Mais après ce bonheur si grand et si pur, l'horrible réalité reprenait hideuse, angoissante, épouvantable!....

Cette réalité, c'était Georgette, Georgette qui là-haut se débattait délirante et fiévreuse, peut-être mortellement frappée!....

—Je la soignerai moi-même comme une sœur, déclara Clotilde.

—Et si le mal te prend à ton tour? s'écria Adèle frémissante.

—Le mal?.... Près de vous tous?.... dit-elle avec son doux sourire.—Oh! non, certainement, il n'y a pas le moindre danger pour moi. Dans tous les cas, ne suis-je pas la plus jeune, et n'est-ce pas à moi que doit incomber la tâche la plus dure?.....

Chère maman bien-aimée, vous, monsieur qu'on dit si bon, continua-t-elle en s'adressant à Pierre, voulez-vous tous deux m'accorder une grâce?

—Parle, chère enfant! dirent-ils en même temps.

—Que cette pauvre Georgette ne connaisse pas le malheur qui lui arrive de n'être plus de votre famille. Cela seul, voyez-vous, la tuerait.

Et si elle demande à quel titre je suis ici, dans cette chère maison bénie, qu'on lui laisse croire que c'est toujours la pauvre petite ouvrière de M. Monteret qui est venue vous aider à la soigner, en reconnaissance de tout ce que vous avez fait pour elle.

Pierre, qui connaissait moins Clotilde que Robert et Adèle, fut ravi de cette délicatesse exquise.

—C'est accordé, dit-il.

Puis avec son bon sourire, il ajouta:

—A une condition toutefois.

—Laquelle?....

—Que vous ne me direz pas *Monsieur* quand vous me parlerez.

Elle rougit.

—Permettez-moi de vous nommer ainsi, dit-elle très grave, jusqu'au jour où je deviendrai la femme de votre fils, je vous donnerai le nom si doux qu'il vous donne lui-même.

En haut, le mal de Georgette faisait de rapides progrès.

La fièvre allait sans cesse en augmentant; quoique la maladie ne fût guère qu'en son deuxième jour, les pustules se montraient partout, les unes en petites pointes, comme des rugosités; d'autres plus développées, prêtes à éclater; d'autres enfin avec leurs taches grises semblables à de la moisissure.

Le docteur Garnier ordonna d'autres médicaments, des lotions, des calmants puis il s'en alla très soucieux, en disant:

—Ce soir, je vous demanderai probablement une consultation.

Clotilde était déjà installée au chevet du pauvre lit, baignant les yeux de la malade, ces beaux yeux maintenant bien gonflés et dont le pus eût fermé constamment les paupières, si une main bienfaisante ne les eût pas rafraîchies continuellement et sans cesse.

Suzanne, le cœur gonflé de joie, en regardant Clotilde si simplement, si grandement bonne et dévouée, voulait la remplacer.

—Il y a dix-sept ans que vous vous fatiguez auprès de tous les miens, lui dit affectueusement la jeune fille, c'est à mon tour de vous aider.

Vers sept heures, le soir, Jonathan Pierce arriva.

—Où est Georges? demanda-t-il à Suzanne qui le guettait dans le vestibule d'en bas. Sa migraine est dissipée, je suppose?

—Non, répondit à brûle-pourpoint la gouvernante, elle est au contraire très gravement malade.

L'Américain demeura droit, sans un mot, les mains crispées sur ses [illegible] de voyage, les narines frémissantes, ses yeux gris horriblement dilatés.

Enfin, la parole lui revint.

—Très gravement malade!.... répéta-t-il. Qu'est-ce qu'elle a donc?

—La petite vérole noire.

Il chancela, et, comme une bête blessée, s'abattit lourdement sur le parquet, subitement terrassé, sans un soupir ni un gémissement.

Pierre, l'ayant vu qui montait le perron, arrivait à son tour.

En l'apercevant étendu au milieu du vestibule, il demanda à Suzanne:

—Que s'est-il donc passé?

—Je lui ai annoncé, sans préparation, que Georgette avait la petite vérole noire, répondit la jeune gouvernante, et cette nouvelle l'a foudroyé.

—Alors, il est évanoui?....

—Je le crois.

—Il n'est même pas pâle.

—Je vous ai déjà dit que son teint était de ceux qui ne s'altéraient pas.

M. de Sauves appela les domestiques et fit transporter celui que, malgré tout, il ne croyait pas encore être Eugène Gages, dans un des salons voisins.

On le soigna, mais l'énergie de l'Américain, qui probablement veillait, fit autant que les soins prodigués, et la syncope fut courte.

En ouvrant les yeux, il vit Pierre, Suzanne, les domestiques de la maison autour de lui, et instantanément la mémoire lui revint.

—J'ai eu un vertige, dit-il, c'est bizarre!

Puis au bout de quelques secondes, devant le silence glacial de Pierre qui l'observait, il continua:

—Où donc est Mme Chaniers. Ne pourrais-je la voir avant dîner?

—Madame est auprès de sa fille, fort malade, ainsi que je vous l'ai déclaré, répondit Suzanne sans laisser parler M. de Sauves.

—Elle est comme folle, ajouta Pierre.

Malgré sa volonté de rester maître de lui, sir Jonathan tressaillit jusqu'aux entrailles.

—Cette maladie de Georges est donc bien inquiétante? demanda-t-il.

—Très inquiétante! répondit M. de Sauves d'une voix qui fit passer des frissons dans tout le corps de l'Américain.

—Et le médecin est venu?

—Nous sommes allés le chercher tout de suite après votre départ.

—Le docteur Garnier?

—Oui, il est revenu plusieurs fois dans la journée. Nous l'attendons même dans ce moment-ci.

—Ah! fit Jonathan. Je voudrais voir Georges.

—C'est impossible, déclara Pierre.

L'Américain releva la tête ainsi qu'un cheval de race qui sent le mors.

—Pourquoi impossible? dit-il.

—Un étranger, en France, n'entre pas dans la chambre d'une jeune fille de dix-sept ans.

—Je l'aime tant!

—Cela ne suffit pas.

Je vais être le mari de sa mère.

—Vous ne l'êtes pas encore.

Il n'osa pas insister.

Le visage de M. de Sauves, très pâle et glacial, lui en imposait terriblement.

Un pas retentit dans le corridor, c'était M. Garnier.

Suzanne alla à sa rencontre et le conduisit dans la chambre de la malade.

Pendant ce temps, Pierre marchait de long en large dans la pièce, tandis que sir Jonathan Pierce, affalé sur le bout d'un canapé, frissonnant et éperdu, comptait les minutes, écoutait le plus léger bruit de la maison, essayait de saisir jusqu'au moindre craquement des meubles.

—Qui est avec elle? demanda-t-il enfin à l'ingénieur.

—Sa mère d'abord, qui est dans un état à faire pitié. Puis Suzanne, puis Robert, enfin une jeune fille que mon cœur protège, et qui a voulu nous témoigner sa reconnaissance par un dévouement qui a du mérite.

—Comment s'appelle cette jeune fille?

—Clotilde.

L'Américain releva les yeux.

—Clotilde quoi? dit-il.

—Je ne sais si mon cœur connaît son autre nom; quant à moi, qui l'ai vue aujourd'hui pour la première fois, je n'ai pas songé à le lui demander.

Jonathan regarda attentivement Pierre. Celui-ci, très maître de lui, toujours aussi froid, se promenait de plus belle, l'air triste et préoccupé, mais sans paraître attacher une grande importance à ses paroles.

—A-t-elle ses parents, cette jeune fille?...... demanda le cousin de sir James.

—Elle est orpheline, je crois.

—Elevée à Paris?

—Je ne le sais pas. Mais vous paraissez beaucoup vous intéresser à cette enfant. Serait-ce indiscret de vous demander pourquoi?

Imperceptiblement sir Pierce hésita.

—Je trouve son dévouement si beau que je voudrais la connaître, dit-il enfin.

M. Garnier descendait, toujours escorté de Suzanne.

A l'aspect de sir Jonathan, il parut sur le point de se retirer.

—Entrez, docteur, dit M. de Sauves. Vous pouvez parler devant monsieur comme devant moi-même, car il fait presque partie de notre famille. C'est M. Pierce, notre associé.

—Le mal a fait des progrès effrayants, déclara aussitôt le médecin.

On eût juré que les cheveux de l'Américain se dressaient sur sa tête.

—Elle est donc plus mal que ce matin? demanda Pierre.

—Beaucoup plus mal, oui.

—Mais enfin, s'écria Jonathan, en Amérique la petite vérole sévit beaucoup et on la guérit.

—En France également, monsieur. Mais lorsqu'elle est à l'état d'épidémie, comme dans ce moment-ci, et qu'elle prend le caractère que l'on peut constater dans le cas actuel, c'est très, très grave.

—Pourquoi n'appelez-vous pas les premiers médecins de Paris en consultation?

—Je venais le proposer à M. de Sauves.

—Nommez-les, docteur, dit Pierre, et je vais envoyer chez eux immédiatement.

—J'irai moi-même, déclara sir Jonathan.

—A cette heure-ci, vous n'en trouverez aucun. Tout ce qu'on peut faire, c'est de leur demander un rendez-vous pour demain matin après les cliniques et les visites des hôpitaux.

—A neuf heures, alors? Comme c'est tard.

—A neuf heures ils ne seraient pas encore libres. Tout au plus si à onze heures ils pourront être ici.

—Et cette nuit, que faudra-t-il faire?

—J'ai tout ordonné là-haut. Il y a une jeune fille bien douce et bien intelligente; avec elle et Mlle Suzanne on peut être tranquille sur la bonne exécution du traitement.

—Et ma sœur, dans quel état la trouvez-vous?

—Plus calme que je ne m'y attendais. Il faudrait la faire coucher.

Elle aura certainement besoin de ses forces pour demain.

—La journée sera donc mauvaise?

—Terrible. Surtout probablement la nuit après.

Pendant que le médecin faisait entendre ce diagnostic, si effroyable par la prédiction cachée qu'il contenait, Suzanne ne quittait point sir Jonathan Pierce des yeux.

Celui-ci essayait de garder son calme, mais ses regards éperdus disaient ses angoisses et ses souffrances.

—Voulez-vous aller vous-même chez les médecins, Jonathan, lui demanda M. de Sauves quand le docteur Garnier fut parti en laissant les noms des professeurs célèbres de Paris.

—Si vous le croyez bon.....

—Oui, nous nous partagerions la besogne, vous d'un côté, moi de l'autre. Mais avant, mangeons un peu, c'est l'heure.

Adèle et Robert vont-ils descendre? continua Pierre en s'adressant à la jeune gouvernante toujours immobile à quelques pas d'eux.

—Robert, oui, répondit Suzanne; quant à madame, elle a déclaré qu'elle ne mangerait pas.

—Moi non plus, dit l'Américain.

—Pourquoi? demanda la gouvernante. Tout en aimant Georgette de tout votre cœur, vous n'avez pas, je suppose, les mêmes motifs de désespoir que Mme Chaniers!

—Ma sœur, à laquelle Georgette ressemble tellement, est morte d'une maladie aussi épouvantable, dit-il.

Et comme si ces mots-là avaient eu le pouvoir d'accrocher à la première occasion venue, Jonathan, le glacial, l'impassible, le flegmatique Américain, éclata en sanglots.

Suzanne haussa les épaules et s'éclipsa en disant:

—Je vais faire servir le dîner.

M. de Sauves, le sourcil froncé, regardait son associé et se demandait si ce désespoir était bien le signe indubitable de sa personnalité d'emprunt.

Si Adèle, en effet, fut morte à douze ou quatorze ans, ainsi qu'était morte miss Maud, la sœur de Jonathan, tout ce qui, plus tard, l'eût rappelée à Pierre de Sauves, ne l'eût-il pas aussi étrangement, aussi profondément bouleversé que sir Pierce l'était à cette minute même!....

Quel point d'interrogation terrible qu'en dépit des affirmations de Suzanne la conscience si droite de l'ingénieur ne cessait de lui poser!....

Robert ne descendit point dîner.

Ce premier jour, il voulait le passer complet entre sa tante et sa fiancée, sans que l'Américain, sur lequel, lui ne conservait aucun doute, ne l'empoisonnât pas de sa présence odieuse.

Pierre et Sir Jonathan durent prendre leur repas en tête à tête, assis vis-à-vis l'un de l'autre.

M. de Sauves ne mangeait jamais beaucoup; mais l'Américain dont l'appétit en général était très robuste, mangea encore moins que lui.

Ils sortirent ensemble tous les deux, pour monter dans deux voitures différentes qui les attendaient sur le perron.

En levant les yeux, sir Jonathan vit la petite lueur de veilleuse qui indiquait l'appartement où Georgette se mourait peut-être, sans qu'il pût aller la soigner lui-même, la disputer, l'arracher à l'horrible mal qui la dévorait dans sa fleur de jeunesse et de beauté.

Si intense fut son émotion, qu'il faillit de nouveau tomber en syncope.

Mais le cocher prenait ses ordres, il dut faire appel à toute son énergie, pour répondre d'une voix sinon calme, du moins intelligible.

A minuit il était de retour.

Pierre de Sauves, de son côté, revenait presque en même temps.

Ils avaient eu du mal, tous les deux, à rencontrer ceux qu'ils cherchaient, ils y étaient arrivés tout de même, et le lendemain à onze heures, les médecins s'étaient tous engagés à venir visiter la malade.

—Comment va-t-elle? fut son premier mot au domestique qui vint ouvrir.

—Pas bien, répondit celui-ci. Elle ne remue, ni ne parle.

Jonathan prit les mains de M. de Sauves.

—Je vous en supplie, dit-il, par tout ce que vous avez aimé et pleuré, par vos souffrances et vos douleurs, laissez-moi monter.

—Pour que votre présence apporte une nouvelle émotion, ou une surexcitation plus grande à ma sœur!.... Jamais!

—Je vous le demande à genoux....

—N'insistez pas, c'est inutile.

Au ton de M. de Sauves, sir Pierce vit qu'il n'obtiendrait rien.

—Alors, permettez-moi de coucher là, sur ce canapé, j'aurai plus tôt de ses nouvelles.

—C'est une folie. Que diront les domestiques!

—Ils savent tous mon affection pour cette enfant!

—Comme vous voudrez.

S'étant, par cette permission, débarrassé de l'Américain, Pierre monta vers le haut de la maison afin de savoir ce qui se passait.

On avait obtenu d'Adèle qu'elle s'étendît dans le cabinet de toilette sur un lit de repos. Robert, Clotilde et Suzanne étaient seuls auprès de la malade, ne la quittant pas, lui prodiguant toutes sortes de soins.

Clotilde, surtout, baignait sans cesse son visage et ses yeux, ne ménageant ni sa peine, ni ses fatigues, ni son dévouement.

La malade étendue inerte sur ses oreillers, avait sa tête endolorie appuyée sur son bras relevé, toujours blanc, jeune et frais, et où apparaissait ainsi qu'une large tache noire le signe dont avait parlé Amanda Leminole.

Sur ce bras, semblable à quelque morceau de marbre antique, le visage ressortait étrangement rouge, tuméfié et méconnaissable, presque hideux, sous le gonflement violent de tous les tissus.

La respiration était pénible, saccadée et sifflante. La main libre se crispait de loin en loin sur le drap, qu'elle cherchait à ramener convulsivement en avant, par un mouvement automatique et inconscient, toujours le même, que connaissent bien ceux qui ont soigné des mourants.

Pas un mot ne sortait de ses lèvres.

Connaissait-elle? Entendait-elle ceux qui lui parlaient avec une douceur et une affection sans nom?....

Il n'était pas possible de le deviner.

Pierre s'approcha du lit.

—Eh bien! chère petite, dit-il doucement, tu souffres donc beaucoup?

Elle ne broncha pas, affaissée dans sa léthargie et son inertie.

Il eut le courage d'appuyer ses lèvres sur les cheveux de la malade, et se retira sur la pointe des pieds.

Arrivé au seuil de la porte, il appela Suzanne.

—Fais coucher Robert, lui dit-il, moi je vais veiller dans ma chambre; si n'importe quel événement se produisait, appelle-moi.

Rien d'extraordinaire n'arriva, sinon que la fièvre augmenta encore, et les pustules devinrent si pressées sur le visage et sur certaines parties du corps, qu'elles ne formaient pour ainsi dire plus qu'une plaie aux endroits où elles se trouvaient.

A onze heures les médecins arrivèrent les uns après les autres, et avant de monter au premier étage, ils se réunirent dans une des pièces du rez-de-chaussée, où le docteur Garnier leur exposa la marche de la maladie et ce qui avait été tenté jusqu'ici pour la combattre.

Personne de la famille n'assistait à ce commencement de consultation.

Pierre était en haut avec son fils et sa sœur.

Dans la chambre de Georgette, Clotilde et Suzanne attendaient les hommes de l'art.

En bas, dans la pièce voisine de celle où étaient les médecins, sir Jonathan Pierce, l'oreille collée contre la porte écoutait, buvait plutôt la moindre de leurs paroles.

Son teint, ce teint que Suzanne soupçonnait si fortement de n'être pas naturel, n'avait pas changé en effet, durant la nuit d'insomnie et d'angoisse qu'il venait de passer, mais mille rides entouraient ses yeux; ses lèvres pendaient; on eût même dit que sa taille s'était tout à coup voûtée, tandis que des mouvements nerveux, impossibles à contenir, faisaient saillir tous les traits de son visage.

L'examen de la malade dura plus d'une demi-heure.

—N'oubliez pas de vous laver constamment toutes les deux, le visage et les mains avec de l'eau fortement phéniquée, dit l'un des médecins à Suzanne et à Clotilde.

—O monsieur! répondit celle-ci, nous n'avons point peur, mais nous prenons cependant toutes les précautions hygiéniques possible.

—Elle est perdue, et cela à très bref délai, déclarèrent presque unanimement les docteurs consultants quand ils furent revenus dans le salon où ils avaient été reçus.

On fit entrer Pierre de Sauves, comme étant le chef de famille, et on lui apprit la fatale nouvelle.

Au moment où cela lui fut dit, on put entendre un cri déchirant, aigu, horrible, retentir dans la pièce voisine, suivi de sanglots profonds, épouvantables, faisant passer des frissons sous la peau.

Mais les médecins sont habitués par métier à voir ces douleurs qui brisent, et ces désespoirs qui terrassent.

Nul ne s'étonna, nul même ne parut entendre cette expression d'un chagrin si grand qu'il en bouleversait l'âme.

Pierre les reconduisit tous au seuil de la porte, puis revint vers la pièce où se tenait sir Jonathan.

Suzanne y arrivait en même temps que lui.

A l'aspect de l'Américain, la tête enfouie dans les coussins d'un divan, sanglotant avec un mouvement des épaules et un bruit rauque sortant de sa poitrine oppressée, ils se regardèrent tous les deux.

—Il a entendu quand les médecins déclaraient que Georgette est perdue, murmura Pierre très bas, à l'oreille de la gouvernante, dont le regard l'interrogeait.

—Bien, répondit celle-ci; laissez-nous tous les deux seuls, mais ne vous éloignez pas.

Pierre obéit, et entra dans la pièce voisine dont il laissa la porte légèrement entrebâillée.

La jeune femme se dirigea [illegible] vers Jonathan.

Dans ses yeux, brillait une résolution à toute épreuve.

—Courage, sir Pierce, dit-elle d'une voix qui essayait vainement de se faire compatissante, mais qui restait sèche et dure.

Courage, cette Georgette que vous avez tant adorée à cause de sa ressemblance avec votre sœur Maud, sera jusqu'à la fin sa vivante image.....

Il releva les yeux.

Ses traits étaient hagards, il ne paraissait point comprendre ce que lui racontait Suzanne.

—Que voulez-vous dire?.... balbutia-t-il. Pourquoi, jusqu'à la fin?

—Parce que Georgette va mourir d'une maladie foudroyante et imprévue, comme est morte votre sœur Maud....

—Ce n'est pas vrai!....

—Qu'est-ce qui n'est pas vrai?

Il eut un soubresaut comme devant un abîme subitement entrevu.

—Je ne sais plus ce que je dis!.... dit-il en cachant de nouveau son visage dans ses mains.

Puis au bout de quelques secondes.

—Ce n'est pas vrai, reprit-il, Georges ne peut pas mourir!......

—Elle agonise. Déjà le râle l'a prise. Son existence n'est plus que l'affaire de quelques heures.

Il eut un hurlement de bête blessée et porta la main à sa tête, prenant ses cheveux dans ses doigts crispés, les arrachant violemment à poignées.

Suzanne qui avait suivi son mouvement, eut tout à coup un haut-le-corps, tandis que ses yeux s'arrondissaient.

En effet, sous la racine blonde des cheveux couleur d'or, tout à fait contre la peau, une mince raie noire se montrait.

C'étaient les cheveux noirs, les vrais, ceux d'Eugène Gages, qui apparaissaient, ayant poussé sous la teinture que le misérable n'avait pu mettre la veille en voyage, ni ce matin-là, angoissé ainsi qu'il l'était.

Mais il ne soupçonna point, il ne pouvait pas soupçonner la vision subite de la gouvernante.

—Ce n'est pas possible, s'écriait-il au milieu de ses sanglots, dans sa folie de douleur et de désespoir, ce n'est pas possible, elle ne mourra pas!.... Est-ce qu'on meurt à dix-sept ans, surtout quand on est aimée comme elle!

Il s'était dressé et marchait comme un fou dans la pièce, allant, venant, sans conscience de ses actes.

Tout à coup, il s'arrêta devant Suzanne, subitement apaisé, très décidé, avec une flamme dans ses yeux gris.

—Je veux la voir, dit-il.

—M. de Sauves vous a répondu: C'est impossible.

—Pourquoi?

—Il vous l'a dit.

—Des contes. Un homme de mon âge peut aller au chevet d'une enfant qui se meurt et qu'il adore. Il y a autre chose.

—Sans doute. Mais vous la connaissez aussi bien que moi, cette autre raison qui peut dicter l'impitoyable volonté de Pierre de Sauves.

Une seconde, la prudence arrêta Jonathan Pierce; mais tout à coup son désir, son désespoir devinrent plus forts que tout, il continua:

—Je veux la voir, dussé-je pour cela tuer tous ceux qui se mettront entre elle et moi.

—D'autres crimes encore, alors?

—Et que m'importe!.... Vous dites qu'elle meurt!.... Elle!.... Elle!.... Georges, tout ce que j'aime au monde!.... Ah! Dieu du ciel, prenez ma vie, et guérissez-la!....

Puis subitement amolli par cette invocation, il vint se mettre à genoux devant Suzanne.

—Au nom du passé, Suzanne, balbutia-t-il en élevant ses mains vers la jeune femme, laissez-vous fléchir. Que je l'embrasse une seule fois, je me tuerai après!....

Mais elle, toute pâle:

—Au nom du passé, dit-elle.... Je ne vous comprends pas!....

—De quel passé voulez-vous parler?....

—Ah! vous le savez bien, vous qui, seule ici, avez si clairement lu en moi!.... Je vous en conjure, laissez-moi la presser une fois encore dans mes bras et je m'engage ensuite à disparaître à jamais, même de la vie!.....

—Mais que vous est-elle donc, cette enfant, grand Dieu! pour que vous vous traîniez ainsi à mes genoux.... vous, sir Jonathan Pierce?....

Une folie d'amour paternel le prit plus ardente, plus impérieuse, plus exaspérante que jamais:

—Eh! je ne suis pas Jonathan Pierce, dit-il éperdu, je suis Eugène Gages. Vous le savez bien, cruelle qui me torturez!.... Et l'enfant qui est là-haut mourante est ma fille, la fille de Pauline, celle que j'étais venu autrefois mettre dans le berceau sur lequel vous veilliez à la place de l'autre, pour qu'elle fût aimée, élevée, soignée par vous, Suzanne!....

Pour qu'à défaut de la mère qu'elle venait de perdre, elle vous retrouvât, vous si bonne, si honnête, si droite; vous.... mon seul amour.

Elle l'écoutait glacée, presque folle.... constatant que dans cette âme de boue le mensonge persistait toujours, puisque pour la fléchir c'était encore des paroles menteuses ou de duplicité qui montaient à ses lèvres.

Elle était sûre que c'était lui l'assassin de Georges, lui Eugène Gages, et cependant en entendant le terrible aveu tomber des lèvres du misérable, en pensant surtout que Pierre de Sauves était là l'écoutant, voyant à quel résultat elle était arrivée, Suzanne sentait son cœur s'arrêter de battre.

—Vous, balbutia-t-elle, afin de le pousser à bout, vous Eugène Gages!.... Oh! ce n'est pas possible! Vous êtes Jonathan Pierce, le cousin de sir Pembroke. Vous me trompez pour que je vous laisse voir Georgette..

—Non, je ne vous trompe pas. Jonathan Pierce, le vrai, l'Américain, est mort dans mes bras à Cincinnati. Il n'avait point de parents, je lui ai pris ses papiers. J'étais son ami, je connaissais sa vie, il ne m'a pas été difficile d'entrer dans sa personnalité, pas plus que de changer mon teint et mes cheveux.

—Alors, vous avez menti, menti encore, menti toujours?

Il baissa la tête, ne pensant qu'à sa fille; oubliant tout, mais aussi trouvant que Suzanne était longue à prendre la décision qu'il attendait si ardemment.

—Et c'est vous, Eugène Gages, vous qui osez revenir dans cette maison-ci, continua-t-elle, vous qui vous êtes assis à la table de famille, qui avez serré la main loyale de Pierre, qui avez eu l'audace de porter les yeux sur Adèle....

—Ils avaient ma fille! répondit-il.

—Et vous n'aviez pas peur que la foudre vous écrasât, que Dieu vous punisse de toutes ces profanations, surtout de vouloir marier Georgette avec le fils de M. de Sauves?......

—Ah! Dieu non! Je n'en avais pas peur. Toute peine mérite salaire. Est-ce que vous croyez que j'avais élevé Robert, et que j'avais développé ses facultés, et que je m'étais consacré à lui pour autre chose que pour en faire le mari de ma fille.

Quand j'ai vu son intelligence, ses vertus, sa bonté, je me suis dit: celui-là la rendra heureuse. Et j'ai travaillé dans ce but unique.

—Unir le sang de la victime à celui de l'assassin! Quelle monstruosité! s'écria-t-elle, suffoquée d'indignation.

Mais lui, voyant qu'il était allé trop loin, voulut essayer de reprendre avec son sang-froid sa mine doucereuse.

—L'assassin! dit-il. Qu'est-ce que vous dites donc, Suzanne?

—Que vous avez assassiné Georges Chaniers pendant l'orage; au milieu de cette nuit fatale où Pauline est morte, où Clotilde et Georgette sont venues au monde; puis que vous avez volé trente-huit mille francs que vous aviez vu M. Chaniers enfermer quelques heures avant dans le secrétaire de son cabinet.

—Ce n'est pas vrai!....

—Allons donc!.... Comment auriez-vous su qu'une petite fille était née aussi dans cette maison, qu'elle était confiée à ma garde, qu'elle dormait à mes côtés, si M. Georges ne vous l'avait pas dit dans la conversation que vous avez dû avoir avec lui, avant le crime.

—Non, répondit-il, en niant toujours avec autant d'énergie, ce n'est pas vrai, je ne suis pas un assassin, ni un voleur!....

Une inspiration vint à Suzanne.

Par tous les moyens possibles, elle voulait lui faire avouer son crime.

—Eh bien! dit-elle, gardez votre secret vous avez peut-être raison. Vous commencez à m'apitoyer...... Vous évoquiez tant de souvenirs!....

Sa voix, subitement amollie, frappa Eugène Gages; il la regarda plus attentivement.

Elle était très pâle, ses lèvres tremblaient.

Il crut que la pensée de son ancien amour peut-être cet amour lui-même qu'elle avait dû conserver, puisqu'elle était demeurée libre, la troublait encore à cette heure lointaine.

—Oui, continua-t-elle, gardez vos secrets, moi je resterai fidèle au devoir que l'on m'a imposé: vous ne verrez pas votre fille!....

Il essaya de l'implorer encore par ses larmes, de la fléchir par ses supplications....

Tout fut inutile.

En haut, tout à coup, un grand piétinement se fit.

De la tête aux pieds, sir Jonathan Pierce tressaillit.

—Mon Dieu, balbutia-t-il, que se passe-t-il?

—Avouez vos crimes et vous le saurez.

Un domestique arriva en courant devant la porte vitrée qui donnait sur le jardin.

—Mademoiselle se meurt!.... dit-il. Elle parle, elle connaît, elle demande sir Pierce!....

Il voulut s'élancer.

Suzanne lui barra le passage.

—Avouez, dit-elle, impitoyable.

—Et vous me la laisserez voir?

—Moi, oui.

—Eh bien! c'est vrai.

—Quoi?

—Ah! je n'ai pas le temps!.....

—Vous ne la verrez pas avant d'avoir tout dit.

—Je n'avais pas le sou, Pauline était morte, je voulais partir, m'expatrier.... j'avais vu M. Georges serrer l'argent dans le secrétaire.... je suis venu pendant la nuit pour le prendre, en passant par le jardin.

Mais je ne voulais pas tuer, pas même voler, je l'aurais rendu plus tard cet argent!.... Malheureusement M. Georges m'a surpris. Il m'a dit de le laisser.... qu'il me pardonnait.... au nom de sa fille qui venait de naître et qui dormait sous votre garde....

Il a été bon, c'est vrai....

Mais j'ai vu rouge, je voulais l'argent....

Alors je l'ai terrassé.....

Oh! il s'est défendu!....

Mais j'étais fort!......

J'ai eu le dessus....

Je l'ai étranglé!....

Puis je suis allé le jeter dans le déversoir de l'usine!....

—Comme cela, sans pitié, sans remords!.... un être si bon!....

—Je voulais partir, aller au loin gagner une fortune moi aussi!

—Et quand vous avez été hors d'atteinte, vous avez laissé votre bienfaiteur, Pierre de Sauves, sous le coup de la peine capitale, sous le coup plus terrible encore de son honneur perdu!....

Lui, cet homme si généreux, si droit, si noble, qui, pour vous, surtout, avait été d'une bonté si grande, vous soutenant, vous défendant toujours!......

Mais dans votre âme faite de fange et de boue, rien ne battait donc, ne s'insurgeait, ne tressaillait plus!....

Il baissait la tête.

Tout à coup, il se redressa.

—J'ai avoué, dit-il. Vous m'avez promis qu'à ce prix je verrais ma fille. Venez!.... Tenez votre promesse!....

Je la sauverai moi, j'en suis sûr.

Après, je vous débarrasserai tous de ma présence et de la sienne, je l'emporterai au bout du monde. Jamais plus vous n'entendrez parler de nous!....

Il s'était levé.

Tout à coup, une main se posa sur son épaule.

Il se retourna.

Pierre de Sauves et un inconnu étaient devant lui.

Dans les yeux de Pierre, il y avait une résolution si arrêtée, un mépris si glacial, une décision si implacable, que le misérable comprit jusqu'au plus profond de ses entrailles.

—Pardon!.... murmura-t-il, en joignant instinctivement les mains.

—Non, dit Pierre, je ne vous pardonne pas.

Et cela, Eugène Gages, non pas, parce que vous avez porté un deuil éternel dans ma maison où vous n'aviez recueilli que des bienfaits; non pas, parce que mon frère a été lâchement assassiné par vous; non pas, parce que ma sœur a souffert, que vous lui avez volé sa fille; que j'ai été, moi, accusé et soupçonné; que vous avez failli me voler mon honneur, mon bien le plus cher.... mais parce que le repentir de vos crimes n'est pas dans votre cœur.

Vous voulez voir votre fille.... rien que cela....

Et en vous il n'y a pas un bon sentiment, pas un mot de regret, de remords, pour tout le mal fait!....

Eh bien, si Dieu a mis cet amour paternel si grand dans votre âme gangrenée, c'est par là qu'il veut que vous soyez puni, c'est par là que vous le serez!....

Cette parole mesurée, presque calme, mais derrière laquelle on sentait une décision irrévocable, fit passer comme une atmosphère de malaise sur l'assassin.

Il éleva ses mains vers M. de Sauves.

—Grâce, patron!.... murmura-t-il en lui donnant presque inconsciemment le même nom qu'autrefois. Grâce au nom de ma pauvre femme que vous aimiez!....

—Ne parlez pas d'elle.... Ne profanez pas ainsi le souvenir de la sainte et malheureuse créature que vous avez tuée!....

Non, il n'y aura pas plus de grâce et de pitié pour vous, que vous n'en avez eu pour les autres.

Votre fille va mourir, et vous ne la reverrez pas!.... Elle s'en ira dans l'éternité sans que vous ayez reçu d'elle le suprême baiser de l'enfant!....

—Et moi, dit à son tour l'inconnu qui n'avait point encore parlé, croyez-vous que je ne veuille pas essayer de vous rendre tout à fait l'honneur, monsieur de Sauves, en demandant à la justice de notre pays encore une autre punition que celle-là, pour l'assassin qui jadis vous a fait accuser?.....

Eugène Gages leva ses yeux hagards.

On eût pu entendre ses dents s'entrechoquer violemment.

—Qui êtes-vous donc, monsieur? demanda-t-il en balbutiant.

—M. Marais, l'ancien chef de la sûreté, celui dont la mission pendant dix ans a été d'arrêter les bandits, et d'en faire justice.

C'était en effet M. Marais, qui était venu à l'heure du déjeuner ainsi qu'il l'avait dit à Suzanne, afin de voir le visage de Jonathan Pierce.

Entré pendant la conversation de Suzanne et de l'assassin, il avait trouvé Pierre de Sauves dans la pièce voisine.

L'ingénieur, silencieusement, avait serré sa main, et lui avait dit ce seul mot:

—Restez!

Le chef avait obéi.

Mais Jonathan Pierce ne savait point que les crimes sont prescrits au bout de dix ans.

Il crut qu'il allait être arrêté, comme l'avait été Pierre de Sauves, emprisonné, jugé, et probablement condamné.

Sa fille morte, que lui faisait la vie!....

Sa résolution fut rapidement prise.

Une panoplie était à portée de sa main; il y prit un long couteau japonais, et avant qu'on ait pu prévenir son mouvement, même apercevoir son geste, avec cette énergie farouche qui était le fond même de son caractère, il l'avait enfoncé dans sa poitrine.

Tout de son long il tomba sur le parquet, sans un cri, sans un gémissement.

Mais par terre, il ouvrit les yeux une dernière fois:

—Vous êtes tous vengés, dit-il. Je suis.... en effet.... un bien grand misérable!.... Pardon!....

Un flot de sang noir monta à ses lèvres, une dernière convulsion le secoua, puis il demeura immobile.

Il était mort.

La voix de Robert, d'en haut, appelait, disant:

—Papa, Suzanne, montez vite, vite!

—Allez, dit M. Marais, que votre sœur ne voie pas ce spectacle, je me charge de tout.

La jeune gouvernante et Pierre s'éloignèrent rapidement tous les deux.

Un spectacle déchirant les attendait au premier étage.

Georgette, relevée sur ses oreillers, râlait, soutenue par Clotilde.

Au pied du lit, Adèle sanglotait.

L'enfant qui se mourait, en effet, ne lui devait-elle pas cette deuxième vie physique que donne l'allaitement?

Cette vie morale que donnent dix-sept ans d'adoration et de soins!

A cette minute suprême, l'excellente créature ne voyait, ne sentait pas autre chose.

—Où est Robert? murmura l'agonisante.

—Il est allé chercher son père, lui répondit doucement Clotilde en essuyant les yeux et le visage de la mourante.

Tenez, le voici justement avec M. de Sauves et Mlle Suzanne.

Un divin sourire monta aux lèvres décolorées de la pauvre enfant.

—Approchez-vous tous, dit-elle, très près, puisque vous n'avez pas peur de moi.

Bien, merci. Ecoutez-moi, je n'ai plus beaucoup de force.

Toi, chère maman si bonne, mon oncle, Suzanne, qui m'avez élevée, avec tant d'amour, pardonnez-moi de ne pas vous avoir assez aimés!.... Je n'étais pas comme vous...... Je ne sais pas quoi me poussait......se révoltait toujours en moi!....

Pardonnez-moi, aujourd'hui tout est fini!....

Adèle pleurait toujours, Pierre et Suzanne bouleversés par la scène qui venait de se passer en bas, devant leurs yeux, ne trouvaient pas une parole à répondre.

La jeune fille prit la main de Clotilde:

—Vous m'avez bien soignée, dit-elle, sans avoir peur de mon épouvantable maladie, votre dévouement a été admirable.... Merci!.... Je vous dois quelque chose en retour!....

Et toi, Robert, continua-t-elle au bout de quelques instants, veux-tu me pardonner aussi de t'avoir fait souffrir, de t'avoir tourmenté, de m'être imposée par force à toi?....

J'avais une excuse, vois-tu, je t'aimais!....

Elle s'arrêta à bout de forces.

—Vis, guéris-toi, ma chère petite, s'écria le fils de Pierre, généreux et bon comme tous les siens, et qui avec la pitié plus tendre de la jeunesse, oubliait tout, pour ne plus voir qu'une chose: Les souffrances et la mort de cette malheureuse enfant!....

Guéris-toi, ma pauvre Georgette, et nous tous ici qui t'aimons, nous ferons l'impossible pour que tu sois heureuse.

—Ce serait un grand malheur que je guérisse, dit-elle gravement, il vaut bien mieux que je meure, quoique tu aies l'âme assez grande pour désirer mon rétablissement....

Non, Dieu fait bien ce qu'il fait!....

Quant à toi, mon cher cousin, mon frère bien-aimé, je veux que tu conserves le dernier souvenir bon de ta petite amie d'enfance. Donne-moi ta main....

Il la lui tendit.

—Tu es étonné, dit-elle, je le vois à tes yeux.

Mais les mourants ont l'oreille fine.

Quand vous me croyiez endormie, je vous ai entendus souvent, Suzanne et toi....

Tu aimes Clotilde.... je le sais....

Que maman te la donne pour femme!...

Elle est parfaite, celle-là!....

Et quand vous serez heureux, plus tard, dites-vous que je n'ai pas maudit votre bonheur, au contraire!.... Vous vous valez tous les deux!....

Elle retomba épuisée.

Tout le monde pleurait, tandis que Pierre se disait:

—A cette minute suprême, c'est l'âme d'ange de sa mère qui est revenue en elle, et qui rachète ce qu'elle nous a fait souffrir.

—Où est donc mon grand ami? demanda la petite mourante d'une voix qui s'embrouillait.

On n'eut pas le regret de refuser à son agonie la présence du misérable qui venait de se faire justice.

Le délire la prit. Peu à peu, elle perdit complètement la conscience de ce qui l'entourait, et vers la nuit, elle s'éteignit sans douleurs ni secousses, après avoir levé un regard très doux, très bon vers Adèle, et lui avoir souri par deux fois.

EPILOGUE.

Le soir même, M. Marais fit enlever le corps d'Eugène Gages pour le transporter à l'Hôtel-Continental où il demeurait.

Pierre de Sauves désira que rien ne transpirât du dernier drame qui s'était dénoué par la mort du misérable.

Son affaire si douloureuse jadis était oubliée!....

A quoi bon rouvrir toutes ces plaies si anciennes?....

Est-ce que la vie de Pierre, si pure, si droite, si honorable n'avait pas porté ses fruits?....

Est-ce que dans l'esprit de chacun un seul doute pouvait subsister concernant son absolue droiture?....

On accrédita le bruit que sir Jonathan Pierce s'était tué dans un accès de désespoir, causé par la mort si imprévue de l'enfant qu'il adorait.

C'était d'ailleurs un peu la vérité.

Cette chose parfaitement crue par les domestiques de la maison, soutenue par M. Marais et la famille de Sauves, ne trouva nulle part de contradicteurs.

Quoiqu'un testament instituât Mme Chaniers sa légataire universelle et que par la mort de Georgette, arrivée après celle de sir Jonathan, la fortune de ce dernier dût revenir à Adèle, ni Mme Chaniers, ni Pierre n'en voulurent un centime, on le comprend.

Ils exigèrent que sir James la gardât tout entière.

Celui-ci, qui ne connut jamais un mot de la personnalité véritable de son cousin, finit par l'accepter.

Deux mois après ces événements, Robert devenait l'heureux époux de Clotilde.

Adèle eût désiré bien vivement pouvoir arriver à prouver la substitution qui pendant dix-sept ans lui avait fait élever une étrangère à la place de sa fille véritable. L'idée que sa Clotilde serait accablée toute sa vie de ce nom odieux lui était aussi douloureuse que répugnante.

Mais pour arriver à cette rectification d'état civil, il eût fallu tant de démarches; soulever tant de bruit, de scandales, et peut-être de douleurs, que Pierre, dans sa sagesse, finit par faire renoncer sa sœur à son idée.

—Une jeune fille perd sa personnalité dans celle de son mari, lui dit-il. En devenant la femme de notre fils elle devient notre fille aux yeux du monde, comme elle l'est déjà par le sang, que faut-il de plus?

Et puis, qui saura que le Gages dont elle passe pour être issue est celui qui nous a fait tant de mal?

Celui-là même personne ne le connaît, et ceux qui l'ont soupçonné autrefois d'être l'auteur d'un crime, l'ont oublié. Clotilde Gages!.... Qu'importe!....

C'est Mme Robert de Sauves qu'elle sera désormais, c'est-à-dire notre joie, notre bonheur, notre présent et notre avenir, la consolation de nos douleurs, la paix de nos derniers jours.

Et il avait raison, Pierre de Sauves.

En attendant l'ange que Clotilde de Sauves va donner prochainement à son mari, Adèle et Pierre ont tout oublié de ce qui n'est pas l'heure actuelle.

Ni les affaires que Robert dirige merveilleusement avec Benjamin Pembroke comme associé, ni la fortune qui sourit plus fort que jamais à la famille de Belleville, ni l'amitié solide des amis d'Amérique, venus pour le mariage des jeunes gens, rien ne compte, pour eux en dehors du nid si doux que la jeune femme embellit de sa grâce, de sa tendresse, de toutes les adorables vertus de son cœur.

Suzanne est peut-être la plus heureuse de tous.

Elle est devenue encore plus la sœur d'Adèle et de Pierre depuis que son énergie et son dévouement ont atteint ce but si longuement, si vainement désiré jusque-là, de découvrir et de punir l'assassin de Georges.

Adèle a exigé qu'elle la tutoyât.

Ce sera elle qui sera la marraine du premier enfant de Robert et de Clotilde.

Pompon n'est pas oublié dans la joie générale.

Et quand Mlle Rose, la gentille infirmière de l'hôpital, vient voir son ancienne malade, elle le trouve plus heureux qu'un roi, gambadant et sautant comme un fou, sous les ombrages charmants du beau parc de Belleville, où bientôt un bébé qu'il adorera certainement comme il a adoré la mère, partagera ses jeux.

FIN.

Un à peu près horrible, entendu à la porte d'une maison de nouveautés:

L'un des commis de la maison fait l'article à une cliente.

—Regardez cette merveilleuse étoffe, madame! Satin pure soie....

—Et Dieu pour tous! fait un passant.

Simple question:

—Savez-vous à quoi l'on reconnaît qu'un poulet a une bonne amie?

—Ma foi, non.

—Je vais vous le dire: Quand vous découpez le poulet, et que vous voyez qu'il est jeune et délicat, vous dites: sa chair est tendre....

THE NEW-ORLEANS BEE.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.

Per annum, $3; six months, $1.50; [illegible]

FEUILLETON.

DEUX SŒURS

PAR ANDRÉ THEURIET.

PREMIÈRE PARTIE.

I

—Hou....oup! Hou....houp!

Ce huchement précipité, lancé à plein gosier par un personnage invisible, partait de la lisière d'un bois de sapins dont le crépuscule tombant noircissait les masses confuses. La voix montait encore dans l'air fraîchissant et allait se perdre parmi les pâturages de la croupe mamelonnée qui reliait deux cimes déjà noyées dans la brume; puis le paysage crépusculaire reprenait sa physionomie silencieuse; on n'entendait plus dans l'obscurité croissante que le glouglou d'une source ou les tintements lointains des clochettes d'un troupeau de vaches. Un mince croissant de lune, se rapprochant rapidement de l'horizon, permettait de distinguer encore la courbe molle qui marquait l'évasement du col, et très haut, vers la droite, coupant horizontalement le ciel qui s'étoilait, la muraille rocheuse du Parmelan,—une montagne de dix-huit cents mètres qui se dresse entre Thônes et Annecy et domine, comme un belvédère cyclopéen, la vallée où coule le Fier.

A ce moment, le personnage qui avait lancé ce double appel émergea de la lisière des sapins et descendit vers les pâtis. Aux faibles clartés du croissant de lune, on distinguait sa silhouette solide et trapue. Il était guêtré jusqu'aux genoux, portait un sac de touriste sur ses larges épaules, et, tenant d'une main son chapeau de paille et son bâton ferré, il s'épongeait méticuleusement les tempes. On devinait plutôt qu'on ne voyait nettement sa tête ronde, son front bombé surmonté de cheveux crépus et grisonnants, sa figure pleine aux joues rasées, ornée seulement de courts favoris en pattes de lapin. Il se retourna, agita son chapeau, et trois autres personnes sortirent du bois:—deux jeunes filles coiffées de chapeaux de paille et un gros garçon moustachu, marchant avec une précaution méthodique sur le terrain tourbeux, où croissaient çà et là de hautes tiges de gentianes.

Les deux jeunes filles, déjà lasses, allèrent s'asseoir sur des quartiers de roche formant la base d'une croix de mission plantée à la crête du col, tandis que le garçon interpellait respectueusement, mais avec une nuance d'inquiétude, l'homme au sac de touriste:

—Eh bien! patron, vous êtes-vous orienté? Sommes-nous dans le bon chemin?

—C'est singulier, Prosper Baduel, répondit l'autre, un peu embarrassé, je ne m'y reconnais plus.... J'ai pourtant fait l'ascension du Parmelan autrefois.

—Oui, autrefois.... Il y a vingt-cinq ou trente ans, oncle César, interrompit d'une voix légèrement moqueuse l'une des jeunes filles, dont on entrevoyait encore la mince silhouette et les yeux narquois sous d'épais sourcils.—Mais depuis trente ans les bois ont grandi, et votre mémoire n'en a pas fait autant.... Le sentier s'est peut-être déplacé?

—C'est ta réflexion qui est déplacée, Françoise! repartit l'oncle d'un ton de mauvaise humeur, tais-toi!.... Ma mémoire est excellente, seulement dans cette satanée obscurité on se blouse.... Je ne m'y retrouve plus.

—Vous auriez dû m'écouter et prendre un guide à Dingy, répliqua Françoise en secouant les épaules avec un geste de fatigue.... On ne serait pas obligé de coucher à la belle étoile!

—Moi j'en prendrais très bien mon parti, dit à son tour la seconde jeune fille, regarde, Françoise, c'est vraiment beau!

Elle s'était découverte, et la clarté lunaire argentait son teint de blonde, ses longs cils humides et ses cheveux crépelés qui retombaient en une lourde natte sur ses épaules. Accoudée à l'un de ses genoux, le menton dans la main, elle embrassait d'un regard enthousiaste le ciel étoilé, les pâturages endormis et le fond de la vallée de Dingy, veloutée d'une vapeur bleuâtre.

—Oh! toi, Claudia, tu es sentimentale, chacun sait ça; mais moi, qui suis très prosaïque, je déclare que j'aimerais mieux et qu'il me tarde de trouver un bon souper au chalet du Parmelan.

—Enfin où sommes-nous? s'écria Prosper Baduel.

—Nous devons être près du Chalet Chapuis, murmura l'oncle César en se [illegible] d'un air ennuyé.

—Le chalet est là, sur votre gauche, glapit une voix enfantine.

En même temps ils virent surgir de l'ombre un petit pâtre d'une dizaine d'années, [illegible] à travers les flaques d'eau.

Le chalet était tout près, en effet. En s'avançant dans la direction indiquée par le gamin, ils distinguèrent bientôt le grognement sourd des cochons dans l'étable et le bruit frais de la fontaine déversant son eau vive dans le tronc creux d'un fût de sapin. Peu à peu les toits bas des bâtiments se dessinèrent sur le ciel.—Tout au loin, de l'autre côté du col, une large tache phosphorescente tremblotait au fond de la plaine vaporeuse.

—Qu'est-ce que c'est que ça? demanda au petit pâtre l'oncle César complètement désorienté.

—Ça, c'est les lumières d'Annecy, répondit l'enfant; la place la mieux éclairée c'est la gare du chemin de fer....

Pendant ce colloque, la lune s'enfonçait derrière une crête, et tout le paysage se noyait dans une ombre plus opaque.

—Mes enfants, si vous m'en croyez, insinua timidement l'oncle César, nous attendrons le jour pour continuer notre route et nous coucherons sur le foin au chalet Chapuis!

Cette proposition fut accueillie par des réclamations énergiques.

—Eh bien! et souper? s'exclama Françoise; nous ne trouverons ici que de l'eau claire.... Merci, par exemple!

—Et puis, nous arriverons au Parmelan après le lever du soleil, et notre partie sera manquée! objecta Claudia.

Prosper Baduel, malgré les sentiments de déférence dont il était imbu à l'égard de son patron, ne put s'empêcher de protester contre la pusillanimité de M. César.

—C'est insensé! reprit ce dernier, qui n'aimait pas à être contrecarré; il fait noir comme dans un four, et je ne me soucie point de me casser les jambes au fond de quelque trou.... Nous coucherons au chalet, à moins que je ne trouve quelqu'un qui veuille bien nous conduire jusqu'au *Grand-Montets*!

—Si vous le permettez, monsieur, dit soudain à côté de lui une voix jeune et sonore, je vous servirai de guide....

L'oncle César se retourna et aperçut la silhouette élancée d'un inconnu, porteur comme lui d'un sac de touriste, et qui s'était approché du groupe à son insu, l'herbe épaisse et feutrée du pâturage ayant amorti le bruit de son pas.

—Tout à l'heure, tandis que je montais au col, continua le nouveau-venu, je vous ai entendu appeler et je me suis dirigé du côté où l'on huchait.... Je vais moi-même au Parmelan et je serai enchanté de vous montrer le chemin, que je connais parfaitement.

—Ma foi, ce n'est pas de refus, répondit M. César avec un soupir de soulagement; puis il ajouta d'un ton cérémonieux:—A qui ai-je l'honneur de parler?

—Je suis M. Maxime Tournyer, professeur de rhétorique au collège, répliqua le jeune homme;—et si vous le voulez bien, nous nous remettrons en marche; j'ai une lanterne de poche que je vais allumer et qui ne nous sera pas inutile.

Il frotta une allumette, et la petite lanterne projeta tout d'un coup une lueur qui permit de distinguer la tournure et les traits du professeur.—Il était grand, de taille dégagée, la barbe noire très soignée et l'air sérieux.—En l'entrevoyant à la clarté vacillante de la lanterne, Françoise, qui tenait le bras de sa sœur Claudia, ne put réprimer un mouvement de surprise.

—Est-ce que tu le connais? chuchota Claudia, tandis que les deux hommes prenaient les devants.

—Oui, ma chère mignonne, il passe souvent sous nos fenêtres, et je l'avais remarqué.... Il est joli garçon, sais-tu?

—Tais-toi, reprit sa sœur en riant, si l'oncle César l'entendait, il serait capable de congédier notre guide!....

[illegible]